

vres avec attendrissement.

La nuit étendait ses voiles autour d'eux, les falaises n'étaient plus éclairées que par la vague lueur des étoiles.

Il reprit doucement:

—Maintenant que je ne veux plus être qu'un ami pour vous, un ami sincère, permettez-moi de vous accompagner jusqu'à la route de Paluel, je ne voudrais pas vous laisser aller seule à cette heure tardive sur les falaises.

—Je n'aurais pas peur ce soir, murmura-t-elle.

Elle se met à gravir la colline, Georges marchait à ses côtés.

Ils parcoururent ainsi, sans échanger une parole, le sentier étroit qui domine la mer et qui conduit de Port-Lucette à Veulettes.

Arrivés au bas de la dernière colline, là où commence la plage de Veulettes, Marielle dit tristement:

—La petite pêcheuse de coques se souviendra encore de vous lorsque vous l'aurez déjà oubliée, à Paris... adieu, monsieur... adieu pour toujours...

Elle sanglota et s'enfuit en courant.

Georges la suivit de loin encore quelques minutes, puis il s'arrêta et la regarda s'éloigner.

Il lui semblait que son cœur s'élançait vers elle pour la ressaisir, car lui aussi l'aimait.

Marielle avait repris le chemin de la Falaisette, Georges revint alors lentement sur ses pas pour reprendre la route de Paluel et regagner Janville.

Debout sur la haute falaise, dominant la vallée, André Morrière, le bras tendu dans la direction de Valréaz, disait:

—Je te haïssais et je rêvais ta mort, mais maintenant... oh! maintenant, foi d'homme et de marin, je donnerais la moitié des années que Dieu m'accordera pour pouvoir un jour acquitter la dette de reconnaissance que je contracte aujourd'hui envers toi...

Un quart d'heure plus tard le pêcheur qui avait dissimulé sa barque au pied d'une roche, non loin de Port-Lucette, la remettait à flot et prenait le large.

On le croyait parti depuis le matin à la

pêche.

Quand il fut en pleine mer, André tira de sa vareuse de laine, le lourd pistolet dont nous avons parlé et le lançant dans les flots:

—Va, je n'aurai plus besoin de toi pour me débarrasser des misères de cette vie.

Puis, appuyant sa large main brunie sur sa poitrine, il continua:

—Quelque chose me crie que je serai un jour aimé... heureux...

.

Le départ de Georges de Valréaz eut lieu le lendemain, ainsi qu'il l'avait annoncé à Marielle.

Environ un mois après son départ, on remit à André une lettre chargée, ce qui le surprit énormément, car il n'attendait d'argent de personne.

Il l'ouvrit cependant et sa surprise redoubla. La lettre contenait dix mille francs et ces mots:

"Au sauveur de Lory Périn, la folle de Sassetôt le Mauconduit."

Le même jour, la même somme avait été reçue à la mairie de Sassetôt avec cette mention:

"Pour remettre à Siméon Anquetil, pour donner des soins à Lory Périn."

Si celle-ci mourait avant la période de dix années que représentait la somme, le reste devait être distribué, par les soins du maire, aux plus nécessiteux de Sassetôt et de Saint-Martin-aux-Buneaux, si, au contraire, l'existence de la pauvre folle se prolongeait au delà, le généreux donateur devait verser une somme semblable.

Quel était ce généreux donateur?

Ceci devait rester un mystère, la lettre était signée: Un ami inconnu, et portait le timbre de Bordeaux.

C'est ce qui avait bien étonné André Morrière, qui pensait à M. de Valréaz, il se disait que la lettre eût dû venir de Paris.

Chez Siméon, on croyait que le bienfait venait de l'amoureux infidèle de Lory, de ce Léon qu'elle avait tant aimé.

Ceci, du reste, devait rester mystérieux pour tous.

Celle qui avait été la jolie fille du doua-